

CHARLAND, Thomas M., “The Lake Champlain Army and the Fall of Montreal”, *Vermont History*, vol. XXVIII (no 4): October 1960. Vermont Historical Society, 1960, p. 293-301.

Lionel Groulx, ptre

Volume 15, numéro 2, septembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302130ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302130ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1961). Compte rendu de [CHARLAND, Thomas M., “The Lake Champlain Army and the Fall of Montreal”, *Vermont History*, vol. XXVIII (no 4): October 1960. Vermont Historical Society, 1960, p. 293-301.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(2), 311–312. <https://doi.org/10.7202/302130ar>

CHARLAND, Thomas M., « The Lake Champlain Army and the Fall of Montreal », *Vermont History*, — vol. XXVIII (no 4) : october 1960. Vermont Historical Society, 1960, p. 293-301.

Pour quelles raisons le général Amherst a-t-il tardé à prendre Montréal en 1760 quand il aurait pu accomplir cet exploit en 1759 ? Le Père Charland, o.p. répond à cette question dans une causerie donnée par lui, devant la Vermont Historical Society, le 5 août 1960. La réponse du conférencier enlève plus d'un

fleuron à la gloire du conquérant du Canada. Il appert que le général qui devait se diriger vers Montréal par les lacs qui forment la source du Richelieu, s'y est vainement attardé à fortifier sa marche vers Montréal. Bourlamaque avait abandonné les forts Carillon et Saint-Frédéric. D'ailleurs ni la flottille de petits bateaux armés sur le lac Champlain, ni les fortifications de Saint-Jean et de l'Île-aux-Noix ne pouvaient sérieusement barrer la route à l'armée anglaise. Preuve en est qu'à l'approche de l'armée ennemie, on les abandonna comme on avait abandonné les forts du lac Champlain. Pourquoi alors Amherst a-t-il, pendant de si longs mois, piétiné, temporisé ? Il semblerait que divers incidents qui prennent place à l'été et à l'automne de 1759 n'auraient pas été sans influence sur la conduite du temporisateur. Et ces incidents, ce sont : la capture de deux messagers du général dépêchés au village abénaquis de Saint-François pour obtenir la neutralité de ces Indiens, les mauvais traitements infligés à l'un d'eux par les Abénaquis, puis l'aventure du Major Robert Rogers, ne revenant qu'avec un dixième de ses hommes, après la destruction du village abénaquis. En outre, à la nouvelle de la chute de Québec, Amherst aurait cru la guerre finie. La véritable raison toutefois de sa temporisation aux sources du Richelieu, proviendrait bien plutôt, selon quelques-uns, de la médiocrité ou lenteur d'esprit du général. Les témoignages de l'époque ne lui accordent guère le génie, ni militaire ni autre.

Ainsi pensent et l'historien américain Bancroft et Vaudreuil qui, en son temps, ne prisait pas très haut l'adversaire ; ni Wolfe, non plus, qui, très contrarié par la conduite inexplicable de son collègue de l'armée, écrit qu'il « en répondra sur sa tête ». Amherst paraît avoir été possédé, en outre, d'une gourmandise : manger les marrons tirés du feu par les autres. Lorsque, encore à Lachine, il reçoit la visite de Bougainville qui vient lui porter les premières propositions de reddition de la colonie, le général anglais accepte et signe tout, sans se préoccuper ni de Haviland, ni de Murray arrivés à Montréal avant lui. Et voilà comment l'on peut décrocher, et à très bon marché, le titre de conquérant. Tout vient à point à qui sait attendre.

LIONEL GROULX, ptre